

Dales, Alexis
Immortelles et pervenches

HOMMAGE DE L'AUTEUR A SON AMI L. VIEILLOT

IMMORTELLES ET PERVENCHES

BIOGRAPHIE POÉTIQUE

DE

P. J. DE BÉRANGER

PAR P. ALEXIS DALÈS

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS

ÉDITION POPULAIRE

CONTENANT

La Biographie poétique, Notice biographique suivie d'une foule d'anecdotes concernant la vie de l'immortel poëte,

et terminée par plusieurs Poésies et Chansons choisies de P. Alexis Dalès

PARIS

DUTERTRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PASSAGE BOURG-L'ABBÉ, 20

ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS EN LIBRAIRIE

BIOGRAPHIE POÉTIQUE

DE

. J. DE BÉRANGER

HOMMAGE DE L'AUTEUR A SON AMI L. VIEILLOT

IMMORTELLES ET PERVENCHES

BIOGRAPHIE POÉTIQUE

DE

P. J. DE BÉRANGER

PAR P. ALEXIS DALÈS

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS

ÉDITION POPULAIRE

CONTENANT

La Biographie poétique, Notice biographique suivie d'une foule d'anecdotes concernant
la vie de l'immortel poëte,
et terminée par plusieurs poésies et chansons choisies de P. Alexis Dalès

PARIS

DUTERTRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PASSAGE BOURG-L'ABBÉ, 20

ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS EN LIBRAIRIE

PREMIÈRE PARTIE

BIOGRAPHIE POETIQUE DE P. J. DE BERANGER

IMMORTELLES ET PERVENCHES

Je chante le poëte adoré de la France,
Noble par le grand cœur, peuple par la naissance,
Dont la plume magique enfanta les beaux vers
Qui dans les temps futurs charmeront l'univers ! . . .

O muse ! inspire-moi, viens donner à mon style
Un charme gracieux, un tour doux et facile;
Souriant à mes vers, daigne me protéger ;
Viens accorder mon luth, viens, c'est pour Béranger.

Béranger ! chantre aimé de ma belle patrie,
A ton nom glorieux, en écrivant ta vie,
Je veux joindre trois noms, suave trinité
Qui doit aussi passer à l'immortalité,
Noms révérés de tous, ma muse vous invite ;
Paraissez, PERROTIN, MANUEL et LAFFITTE;

Prenez place en mes chants, vieux amis, nobles cœurs,
Vous qui sur mon poëte avez semé des fleurs !
Confident des pensers du barde populaire
Accueillez mes accents, au ciel comme sur terre ;
Et toi, noble Lucien, frère d'un empereur !
Toi qui de Béranger te fis le protecteur,
Pour ton amour des arts, et pour ta bienfaisance,
Accepte le tribut de ma reconnaissance !...

En mil sept cent quatre-vingt,
Béranger au monde vint
Chez un pauvre tailleur, travaillant drap et serge,
Le rossignol brisa son œuf
A la date du dix-neuf
Du mois chéri de la Vierge.

Le couplet suivant vous dira
Comment dans ce monde il entra :

« Dans ce Paris plein d'or et de misère
« En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
« Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
« Moi nouveau-né, sachez ce qu'il m'advint.
« Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
« A mon berceau, qui n'était pas de fleurs ;

« Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
« Me trouve un jour dans les bras d'une fée,
« Et cette fée avec de gais refrains
« Calmait le cri de mes premiers chagrins.

« Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :
« A cet enfant quel destin est promis ? »

« Elle répond : « Vois-le sous ma baguette,
« Garçon d'auberge, imprimeur et commis. »

Sois bénie, ô gentille fée !
C'est toi qui lui donnas cette verve étoffée
Dont les accents mâles et doux
Nous ont tous consolés, quand le destin, jaloux
De la prospérité de notre belle France,
Fit tomber le héros qui faisait sa puissance.

Le quartier Montorgueil eut donc les premiers cris
De ce noble enfant de Paris.
A l'âge de neuf ans il partit pour Péronne ;
Chez une tante douce et bonne,
Il fut reçu, chéri, choyé ;
Puis à quatorze ans envoyé,
Pour faire son apprentissage,
A l'atelier d'un imprimeur
Demeurant dans le voisinage.
Laisney (c'était son nom), assez passable auteur,
Enseigna le premier à ce jeune génie
Les règles de la poésie,
Sans pour cela s'être douté
Que son élève irait à l'immortalité !

Maintenant, lecteur que j'honore,
C'est Béranger qu'ici je cite encore,
Voici les vers si doux que l'immortel auteur
Fit plus tard pour son professeur :

« Mon cher Laisney, trinquons, trinquons encore
« A nos beaux jours promptement écoulés.

« Comme ils sont loin, les feux de notre aurore !
« Que de plaisirs avec eux envolés !
« Mais de regrets faut-il qu'on se repaisse ?
« Non ; la gaîté nourrit encor l'espoir.
« Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
« Souhaitons-nous un gai bonsoir.

« Dans l'art des vers c'est toi qui fus mon maître ;
« Je t'effaçai sans te rendre jaloux.
« Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître
« Sont des chansons, ces fruits sont assez doux.
« Dans nos refrains que le passé renaisse :
« L'illusion nous rendra son miroir.
« Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
« Souhaitons-nous un gai bonsoir. »

Plus tard, pauvre d'argent, mais riche d'espérance,
Il revint à Paris ; au Parnasse il s'élance.
Le grand maître futur des poëtes chantants
Loge dans un grenier sa muse et ses vingt ans.
Là, confiant dans son génie,
Il compose de l'ode et puis de l'élégie ;
Puis, quittant ces sujets pour une comédie,
Il hésite, il est incertain ;
Le Parnasse a plus d'un chemin.
Il ne sait, hélas ! lequel prendre.
Et puis, a-t-il le temps d'attendre ?
Voici la faim et les soucis
Qui s'emparent de son logis !

Faim pâle, ô furie exigeante...
Dont l'aspect sinistre épouvante,

Pourvoyeuse de l'hôpital !
Qu'as-tu fait, dis, cœur de marâtre,
De *Gilbert* et de *Malfilâtre*,
D'Hégésippe Moreau, de Gérard de Nerval?...

Ce fut alors que Lucien Bonaparte
De Béranger devint le protecteur.
De son grenier il faut que la faim parte
Et fasse place à la joie, au bonheur ;
Tout sourit au jeune poëte.
L'amour frappe chez lui sous les traits de Lisette.
Son luth eut de plus tendres sons !
Le cœur plein de reconnaissance
Il dit : Amour, amitié, France,
Pour vous je ferai des chansons !...

Puis, sous les yeux de sa douce maîtresse,
Il compose, il écrit sans cesse.
Le voilà qui chansonne; on répète aussitôt
Ses *Gueux*.

« Des gueux chantons la louange :
« Que de gueux hommes de bien !
« Il faut qu'enfin l'esprit venge
« L'honnête homme qui n'a rien. »

Son *Sénateur*,

« Mon épouse fait ma gloire.
« Rose a de si jolis yeux !

« Je lui dois, l'on peut m'en croire,
« Un ami bien précieux. »

Et son *Roi d'Yvetot :*

« Il n'avait de goût onéreux
« Qu'une soif un peu vive ;
« Mais, en rendant son peuple heureux,
« Il faut bien qu'un roi vive.
« Lui-même à table et sans suppôt
« Sur chaque muids levait un pot
« D'impôt.
« Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
« Quel bon petit roi c'était là,
« La, la ! »

Sa muse douce et populaire
S'introduit au château, s'installe à la chaumière.
On chante les refrains du jeune chansonnier
Aux salons comme à l'atelier.

Voici venir dix-huit cent treize,
La politique à la gaîté française
Vient mettre un frein, adieu les chants falots,
Momus a brisé ses grelots !
La gaudriole et la chanson bachique
Ont fait place au chant politique,
Chant plein d'esprit que nous nous rappelons :
Voici vieux habits, vieux galons.

« Un temps fameux par cent batailles,
« Mit du galon sur bien des tailles

« De galons même étaient couverts,
« Les habits verts[1].
« Mais sans le bonheur point de gloire,
« Nous seuls après chaque victoire,
« Nous avions ce que nous voulons,
« Vieux habits, vieux galons ! »

Un chien de qualité présente une requête,
On admire l'esprit de la fidèle bête !
La Fontaine, ce bon vieillard,
N'en donna pas plus au renard.

« Aux maîtres des cérémonies
« Plaise ordonner que, dès demain,
« Entrent sans laisse aux Tuileries
« Les chiens du faubourg Saint-Germain.

« Quand sur son règne on prend des notes,
« Grâce pour quelques chiens félons !
« Tel qui longtemps lécha ses bottes
« Lui mord aujourd'hui les talons.

Bientôt, pour combler la mesure,
Un de ses manuscrits fustigeait la censure :

« En feignant de la moucher,
« Qu'on éteigne la lumière ;
« Riez-en avec moi.
« Ah ! pour rire
« Et pour tout dire

[1] La livrée impériale, or et vert.

« Il n'est besoin, ma foi,
« D'un privilége du roi. »

Plus tard, quand l'orage grondait,
Que l'Empereur, trahi par la victoire,
Noble martyr, dans l'exil se rendait,
Béranger, seul, osa chanter sa gloire !
C'est qu'il avait un noble cœur
Le chansonnier que l'on révère !
Il n'a flatté que le malheur !...

Grave, satirique, ou légère,
Sa Muse chanta tour à tour
Les *Deux Cousins*,

« Salut, petit cousin germain,
« D'un lieu d'exil j'ose t'écrire,
« La fortune te tend la main,
« Ta naissance la fait sourire ;
« Mon premier jour aussi fut beau,
« Point de Français qui n'en convienne.
« Les rois m'adoraient au berceau,
« Et cependant je suis à Vienne ! »

L'Habit de cour :

« N'ayant point encor d'équipage,
« Je pars à pied modestement.
« Quand de bons vivants au passage
« M'offrent un déjeuner charmant,
« J'accepte ; mais : Que l'on se presse,

« Dis-je à ceux qui me font ce tour;
« Ah ! quel beau jour!
« Messieurs, je vais voir une Altesse,
« Respectez mon habit de cour. »

Avec esprit il fronde, il raille
La *marquise de Prétintaille;*
Et le *marquis de Carabas,*
Que chacun fredonnait tout bas,
Sur chaque lèvre appelait le sourire.

« Mon fermier, butor bien nerveux,
« Dont la charte a comblé les vœux,
« Dénigrait la glèbe et la taille;
« Mais je lui fis voir à loisir
« Tout ce qu'on gagne au bon plaisir.
« Vils roturiers,
« Respectez les quartiers
« De la marquise de Prétintaille. »

« Pour me calomnier,
« Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
« Ma famille eut pour chef
« Un des fils de Pépin le Bref.
« D'après mon blason,
« Je crois ma maison
« Plus noble, ma foi,
« Que celle du roi,
« Chapeau bas! chapeau bas!
« Gloire au marquis de Carabas. »

D'un rameau d'olivier ornant sa douce lyre,
Il écrivit le *Dieu des bonnes gens*
Et les beaux vers du *Champ d'asile*,
Chefs d'œuvres, modèles de style !

« Dans ma retraite, où l'on voit l'indigence,
« Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
« Grâce aux amours, bercé par l'espérance,
« D'un lit plus doux je rêve le duvet.
« Au Dieu des cours qu'un autre sacrifie !
« Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,
« Le verre en main gaîment je me confie
« Au dieu des bonnes gens ! »

« Un homme enfin sort de nos rangs.
« Il dit : « Je suis le dieu du monde.
« L'on voit soudain les rois errants
« Conjurer sa foudre qui gronde ;
« De loin saluant son palais,
« A ce dieu seul ils semblaient croire.
« Sauvages, nous sommes Français,
« Prenez pitié de notre gloire. »

Puis, pour nous consoler de revers affligeants,
Parut des peuples la sainte alliance,

« Oui, libre enfin, que le monde respire,
« Sur le passé jetez un voile épais ;
« Semez vos champs aux accords de la lyre ;
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.
« L'espoir riant, au sein de l'abondance,
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.

« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Puis le chant immortel des *Enfants de la France :*

« Reine du monde, ô France, ô ma patrie!
« Soulève enfin ton front cicatrisé,
« Sans qu'à tes yeux leur gloire soit flétrie,
« De tes enfants l'étendard s'est brisé.
« Quand la fortune outrageait leur vaillance,
« Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
« Tes ennemis disaient encor :
« Honneur aux enfants de la France ! »

Que de beaux vers! quelle inspiration!
Oh! tu feras toujours notre admiration!
Mais prends bien garde à toi, chantre aimé de Lisette!
Car voici que Thémis te guette!...
Suspends tes doux et nobles sons,
On incrimine tes chansons;
Pour toi qui chantas la patrie,
Hélas! de Sainte-Pélagie
La porte s'ouvre, adieu cher chansonnier;
Pour trois mois te voilà retenu prisonnier.

Mais, narguant tes geôliers, ton luth résonne encore,
Dans ta prison plus d'un chant doit éclore.
Courage, cher captif; chante, doux rossignol :
Dans peu, vers tes amis tu reprendras ton vol.

A travers tes barreaux, s'élançant dans l'espace,
Sortent de ta prison *mon Carnaval*,

« Amis, voici la riante semaine
« Que tous les ans je fêtais avec vous;
« Marotte en main, dans le char qu'il promène,
« Momus au bal conduit sages et fous;
« Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie,
« Il m'a semblé voir passer les amours.
« J'entends au loin l'archet de la Folie;
« O mes amis, prolongez d'heureux jours! »

La *Chasse :*

« Vous qui consolez ma disgrâce,
« Pour vos droits vous tremblez, dit-on,
« Tonton, tonton, tontaine, tonton,
« Sauvez au moins le droit de chasse,
« Pour l'honneur du pays breton,
« Tonton, tontaine, tonton. »

Tu conservas toujours, dans ta captivité,
Et ta philosophie et ta douce gaîté.

Quand tu vis se rompre ta chaîne,
Le roi des rois mourait à Sainte-Hélène,
Loin du peuple français qu'il avait tant aimé.
L'oiseau de Jupiter, sous la voûte éternelle,
Ne volait plus, il repliait son aile;
On entendait les pleurs du pays alarmé.

Sur ces pages de notre histoire,
Où tant de deuil s'unit à tant de gloire,
Ta muse, ô Béranger! sut répandre des fleurs,
Consolant la France blessée,

Regrettant sa grandeur passée;
Ton luth accompagnait nos pleurs!

Le peuple, admirateur de tes œuvres nouvelles,
Redisait du *Cinq-mai* les strophes immortelles.

« Bons Espagnols, que voit-on au rivage?
« Un drapeau noir, ah! grands dieux, je frémis.
« Quoi! lui, mourir! Oh! gloire, quel veuvage!
« Autour de moi pleurent ses ennemis.
« Loin de ce roc nous fuyons en silence,
« L'astre du jour abandonne les cieux;
« Pauvre soldat, je reverrai la France,
« La main d'un fils me fermera les yeux. »

La *Déesse*,

« Volcan éteint, sous les cendres qu'il lance,
« Après vingt ans, ce peuple se rendort,
« Et l'étranger, apportant sa balance,
« Lui dit deux fois : Gaulois, pesons ton or. »

Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage,
Sur un autel élevait la beauté,
D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image,
Déesse de la liberté.

Le *Vieux sergent* :

« De quel éclat brillaient à la bataille
« Ces habits bleus par la victoire usés!

« La liberté mêlait à la mitraille
« Des fers rompus et des sceptres brisés ;
« Les nations reines par nos conquêtes
« Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
« Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

C'est qu'il aime le beau, ce peuple intelligent;
C'est que son cœur comprend la poésie,
Et qu'avant tout il aime sa patrie!

Après avoir cité tes chants que l'on admire,
O Béranger! je dépose ma lyre ;
Je n'ose plus écrire en voyant tes beaux vers
Chefs-d'œuvre qui vivront autant que l'univers!
O notre maître à tous, à tes odes sublimes,
Je ne veux plus mêler mes pâles rimes;
On pourrait m'accuser d'un orgueil sans pareil :
Mon luth n'est qu'un flambeau, le tien est un soleil !

1857.

DEUXIÈME PARTIE

NOTICE BIOGRAPHIQUE DE P. J. DE BÉRANGER

Le ministère Villèle laissa passer les chansons le *Vieux Sergent*, la *Déesse*, le *Chant du Cosaque*, le *Prisonnier*, etc.; mais sous le ministère patelin et emmiellé de monsieur Martignac, en 1828, Béranger fut condamné à neuf mois de prison et 10,000 francs d'amende. Cette amende, que le poëte n'eût jamais pu payer, fut couverte par une souscription nationale.

Le premier recueil des Chansons de Béranger fut publié en 1815, le dernier en 1833, sauf une dizaine de chansons nouvelles, qui ont paru depuis cette époque.

Après la révolution de 1830, tous les chemins de la fortune étaient praticables pour le poëte : il se garda bien d'en profiter.

En 1848 il fut nommé, à une majorité immense, l'un des représentants du peuple, pour le département de la Seine; il donna presque aussitôt sa démission, qui fut

d'abord refusée; mais le poëte insista, et force fut de l'accepter.

Il refusa le mandat de représentant par modestie, et sous prétexte qu'il n'avait pas fait d'études assez sérieuses pour pouvoir le remplir ; pourtant les amis de Béranger ont été à même d'apprécier la justesse de son esprit, la promptitude de son coup d'œil, sa droiture et son pur patriotisme. Béranger aurait été, s'il l'avait voulu, le diplomate et le politique le plus accompli de notre âge.

Béranger refusa toujours ce que la fortune vint lui offrir.

Non, mes amis, non je ne veux rien être,
Semez ailleurs titres, places et croix.

En 1832 il se retira à Passy ; ensuite il alla se réfugier à Tours ; enfin il revint à Passy, où il resta jusqu'en 1848.

En 1849, monseigneur Sibour archevêque de Paris, alla rendre une visite au poëte, et le pria de faire un choix dans ses chansons, afin, disait-il, que l'on puisse les chanter dans quelques pensionnats. « Ah. monseigneur (répondit Béranger), et celles que je retrancherai, qu'en ferai-je, de ces pauvres filles? faudra-t-il donc les mettre aux enfants trouvés? . . .

Béranger fut un grand poëte et un grand philosophe.

Il a écrit jusqu'au moment où la cruelle maladie qui le minait depuis longtemps l'a enfin dompté.

Un grand nombre de chansons inédites, deux volumes de Mémoires et une biographie de nos contemporains :

tel est, nous a-t-on assuré, le trésor littéraire et poétique qu'il laisse à la France, trésor qui appartient à M. Perrotin, qui fut toujours pour Béranger un éditeur intègre et un ami sincère et dévoué.

Un grand chagrin était venu assaillir le bon vieillard dans ces derniers temps; la douce compagne que Dieu lui avait donnée, sa tendre et constante amie, madame Judith, l'ange de son foyer, celle qu'il chanta sous le nom de Lisette, était partie deux mois avant lui pour le voyage de l'éternité.

Lorsque sa douce Lisette fut morte, Béranger dit à ses amis, qui cherchaient à le consoler : « Mes amis, je ne crains pas pour moi, mais je ne lui survivrai pas longtemps. »

Dès que l'on sut publiquement la nouvelle de la maladie du poëte national, la France, dont il avait chanté la gloire et séché les pleurs, la France reconnaissante, s'est émue.

Trois docteurs, tous trois ses admirateurs, sont venus s'installer au chevet de l'illustre malade et l'ont en vain disputé à la mort, heure par heure, minute par minute; la mort combattait contre la science, et la science fut vaincue, hélas!

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Pour justifier ces vers de Malherbe, la mort fit la sourde oreille, elle fut implacable ; et, malgré les soins

actifs et tout fraternels des docteurs *Trousseau*, *Bernard* et *Jabin*, trois maréchaux de la Faculté, elle laissa crier les amis de Béranger et emporta le poëte immortel sous son aile glacée!...

Sa Majesté l'Impératrice des Français envoyait chaque matin M. Damas Hinard, le secrétaire de ses commandements, savoir des nouvelles du poëte. Chaque fois qu'il recevait cette auguste visite, les yeux de Béranger se mouillaient de larmes de reconnaissance : « Remerciez-bien Sa Majesté, disait-il; elle est noble et bonne, et mérite bien la respectueueuse sympathie qu'elle inspire à tous. »

Sous la plume inspirée de Béranger, la chanson a atteint le plus haut période qu'elle puisse jamais atteindre.

La gloire de ce poëte, c'est d'avoir essayé toutes les formes de la chanson, et, quand il eut, dans chacune d'elles, égalé ou surpassé ses plus grands rivaux, de s'être créé un genre tout neuf dans lequel nul ne l'égalera jamais.

Le *moi* si déplaisant de sa nature, comme l'a dit un écrivain, nous plaît dans Béranger comme dans la Fontaine, parce que leur *moi* nous paraît exempt d'égoïsme, d'amertume et de vanité, et que ce *moi*, si aimable dans leurs bouches, sont de naïves révélations du cœur humain!

Béranger est mort pauvre; pourtant la fortune lui fit beaucoup d'avances!

Né le 19 août 1780, Béranger est mort le 16 juillet 1857.

Nous sommes sûr de faire plaisir à nos lecteurs en faisant entrer, dans ce petit volume, une foule d'anecdotes relatives à la vie intime du poëte chéri que nous regrettons tous; nous les avons puisées à de bonnes sources; nous en avons emprunté beaucoup à la plume de l'illustre romancier, M. Alexandre Dumas, ainsi qu'à la plume spirituelle et sympathique de M. L. A. Bourguin; les autres nous ont été données par des personnes assez heureuses pour avoir vécu presque dans l'intimité de Béranger.

Que M. Dumas daigne me pardonner d'emprunter à son journal, le *Monte-Christo*, quelques faits si bien décrits par sa plume féconde et magique. M. Dumas a des trésors de littérature, et, lorsque l'on est riche comme lui, on peut bien faire l'aumône d'un peu d'esprit à un pauvre écrivain. O lecteurs, combien vous allez voir,

dans ces anecdotes, de beaux traits, de fines reparties et de noblesse d'âme !...

Béranger avait autant de charité que de génie. Jugez combien de belles actions le poëte a dû faire pendant le cours de sa carrière poétique.

Lorsque Béranger commença à faire la chanson, il rima si bien, que Napoléon lui-même se prit un jour à rire aux éclats en lisant les couplets du *Roi d'Yvetot*, et qu'il en demanda l'air au grand maître de l'Université.

Et plus d'une fois, ensuite, l'écho des Tuileries répéta :

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
Là, là.

*
* *

Après Juillet, il eut le choix des postes les plus considérables. On lui offrit, entre autres, la direction de l'imprimerie royale : il demanda qu'elle fût donnée à M. Lebrun. On prononça son nom même pour le ministère de l'instruction publique. Il en rit beaucoup en disant : « Voyez-vous d'ici un grand maître de l'Université qui ne sait pas le latin ! »

A bout de voie, désespérant de lui faire accepter aucune fonction honorifique, brillante, on songea pour lui à un emploi obscur, suffisamment rétribué et exigeant peu de travail. On voulut le caser au Mont-de-Piété ; on ne savait qu'imaginer. On ne réussit qu'à placer M. Antier, pour qui Béranger, son ami, réclama aussitôt l'emploi qu'on lui proposait à lui-même.

Cela désespérait, cela outrait même, d'une certaine façon, les amis du poëte. Presque tous, haut placés, ils ne cessèrent de renouveler auprès de lui les plus honorables, mais toujours les plus inutiles instances.

*
* *

Béranger ne fut jamais de l'Académie, et MM. les Quarante pourront aussi lui appliquer ce vers fameux :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

*
* *

Béranger avait de l'argent placé chez un de ses amis, et, suivant son habitude, il ne s'en préoccupait guère. Quelqu'un vint lui dire un jour :

— Il faut retirer vos fonds de chez X...

— Pourquoi ? dit Béranger.

— Pourquoi ? Ne savez-vous donc pas qu'il est très-mal dans ses affaires ?

— Si ses affaires sont mauvaises, reprit simplement Béranger, je ne vois pas en quoi le retrait de mes fonds les pourrait améliorer.

En conséquence de quoi il ne retira rien et perdit tout ou à peu près.

Ces raisonnements-là faisaient le désespoir de la pauvre mademoiselle Judith et des fidèles du poëte. Mais c'est en vain qu'ils protestaient et grondaient : jamais Béranger n'a consenti à démordre de cette singulière façon de comprendre et de gérer ses intérêts.



Dans les premiers jours de sa maladie, un homme se présente avec une lettre pour implorer un secours de lui.

— Béranger ne peut recevoir personne, lui répond-on.

Béranger l'entend, se fait lire la lettre, et après la lecture il dit :

— J'ai là trois cents francs, donnez-les-lui, c'est peut-être la dernière bonne action de ma vie.



Il y a peu de temps encore, ayant eu connaissance de la position gênée dans laquelle pouvait se trouver un de nos amis, victime d'un abus de confiance, il lui offrit aussitôt de lui prêter l'argent nécessaire pour le tirer d'embarras. C'est en vain que notre ami voulut refuser en le remerciant ; il dut, bon gré mal gré, accepter, sous peine de se voir fâché presque avec son illustre maître, et notre discrétion ira même ici jusqu'à dire que cet ami, dont nous tairons le nom de peur de blesser sa susceptibilité, est un des membres de la nouvelle génération chansonnante et rimaillante.



Une autre fois, c'est un pauvre diable sans place qu'il s'agit de pourvoir, et voilà encore notre immortel chansonnier en route, trottinant par la ville, allant de ci, de là, remuant ciel et terre, et obtenant pour son protégé une occupation capable de le faire vivre honorablement.



Puis encore? un talent littéraire ignoré qui cherche en vain sa place au soleil de la publicité, en luttant courageusement contre le besoin; qui, puisant auprès de lui l'espérance et la résignation, ne le quitte jamais sans emporter le souvenir métallique d'une franche et bonne poignée de main.

Puis quoi encore? mille autres faits de ce genre, qui attesteront des vertus de cœur dont il est richement pourvu. Un jeune auteur veut-il éditer ses œuvres par souscription, jamais il ne refuse de souscrire le plus qu'il peut pour l'aider dans cette entreprise. Un autre lui adresse-t-il ses essais qu'il lui dédie, il répond aussitôt, et sa réponse est toujours affable, encourageante, pleine de bons avis francs et sincères.



Par une des plus froides journées de l'hiver dernier, vers neuf heures du matin, un de mes amis rencontra Béranger arrêté devant le magasin de musique de la rue de l'Échelle. Il regardait, à travers la vitre, les vignettes

des romances et des albums, et, pour se réchauffer, il frappait ses pieds contre le pavé, comme un soldat qui marque le pas. Que faisait là le poëte? Il attendait que la porte du juge d'instruction fût ouverte. Un pauvre ouvrier avait été arrêté, et, à la sollicitation de sa femme, Béranger venait prier le juge de s'occuper au plus tôt de cette affaire et d'abréger, s'il était possible, la détention préventive. On ne saura jamais toutes les démarches qu'il a ainsi tentées, pour faire réintégrer celui-ci dans un emploi dont on le renvoyait sans qu'il eût rien fait pour mériter cette disgrâce; pour faire adoucir les rigueurs de la loi à l'égard de celui-là. Le désintéressement de Béranger n'a jamais été égalé que par sa charité.

*
* *

Tout récemment, une personne avait prié Lamartine d'écrire quelques vers sur son album. Ce poëte, lassé de tout, même de la poésie, même de la gloire, et dont le cœur est aujourd'hui livré à une tristesse profonde, écrivit ces vers :

Dans ce cimetière de gloire
Vous voulez ma cendre; à quoi bon?
Pendant que j'écris ma mémoire,
Le temps pulvérise mon nom.

LAMARTINE.

Quelques jours après, on porta l'album chez Béranger, qui, sous le nom de Lamartine, écrivit le quatrain suivant :

Si le temps, pour prouver jusqu'où va son empire,
Pulvérise en effet le beau nom que voilà,

Qu'il daigne, sur ces vers que j'ose encore écrire,
Jeter un peu de cette poudre-là.

BÉRANGER

*
* *

Un jeune poëte, que Béranger accueille avec bienveillance et qu'il dirige par ses conseils, lui demandait, il y a peu de jours, d'écrire quelques lignes sur l'album d'un de ses amis. Béranger s'y refusa longtemps. Le jeune homme insista en lui disant : Vous ne me refuserez pas deux simples vers, par exemple les deux premiers vers du *Dieu des bonnes gens*. — Eh bien ! soit, dit Béranger avec ce sourire de malicieuse bonhomie qui est toujours sur ses lèvres ; et il écrivit sur l'album :

Il est un Dieu ; devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.....
Que d'être délivré des albums.

BÉRANGER.

Plus d'un amateur, j'en suis assuré, donnerait toutes les feuilles de son album pour avoir celle-là.

*
* *

Toutes les fois que sa Muse s'est trouvée en belle humeur, Béranger a été un des plus aimables représentants de cette bonne gaieté française, qui a inspiré à nos trouvères du moyen âge tant de fabliaux plaisants et de contes drôlatiques, gaieté que Rabelais a si bien remise

en honneur, à l'époque de la Renaissance. Cette heureuse fille de l'insouciance et du bon sens semble avoir complétement déserté notre littérature. On n'y rit plus; on y ricane encore bien quelquefois; mais, tandis que le rire, qui part d'un bon naturel, rafraîchit le sang et désopile la rate, le ricanement, qui provient de l'esprit de dénigrement, crispe les lèvres et fatigue les nerfs.

Béranger n'a jamais fait plus d'une quinzaine de chansons par an. C'est à peu près le nombre de fables que, dans le même laps de temps, composait la Fontaine, ce fablier qui, disait-on, portait des fables comme un poirier porte des poires. Avis aux jeunes poëtes qui veulent produire des œuvres durables!

*
* *

Le 23 avril 1848, la grande voix du peuple nomma, par deux cent mille suffrages, le poëte, représentant à l'Assemblée constituante pour le département de la Seine. Pourquoi veulent-ils me nommer, disait l'excellent homme, *je n'ai rien à leur chanter?*

*
* *

Dernièrement un journal belge, une de ces feuilles qui ne respectent rien, s'est permis de divulguer la tentative aussi ingénieuse que délicate par laquelle l'Impératrice a essayé, sans blesser la susceptibilité du poëte, d'améliorer sa position. Et ce journal ajoutait avec une perfide satisfaction que Béranger avait accepté, sans mot dire, l'*aumône* qui lui était faite.

Voici comment, dans une lettre adressée au *Siècle* le 14 janvier dernier, M. Perrotin, éditeur des chansons de Béranger, rétablit la vérité des faits. On verra qu'ils font autant d'honneur à l'illustre poëte qu'à l'auguste bienfaitrice.

« ...L'an passé, S. M. l'Impératrice, inquiète de la santé et de la fortune de Béranger, me fit proposer par une personne de sa confiance (le secrétaire de ses commandements), sous la promesse du secret le plus strict, de déposer dans ma caisse une somme annuelle dont je fixerais le chiffre et que j'offrirais en mon nom à Béranger lui-même. Certes, la proposition était digne d'un noble cœur et vraiment royal ; mais, pour ma part, je n'avais pas le droit de l'accepter. Seul, Béranger avait ce droit-là ; et, quand j'eus obtenu la permission de lui faire part de la proposition qui m'était faite, il approuva tout à fait ma conduite, en disant qu'il n'eût pas compris que j'eusse agi autrement. Il fit plus : il m'écrivit une lettre, dans laquelle il témoignait, en termes excellents, la reconnaissance qu'il éprouvait au fond de l'âme pour les bontés qui lui étaient témoignées, ajoutant qu'il n'avait jamais été plus riche qu'en ce moment ; qu'il n'avait jamais eu moins besoin d'une fortune plus grande, et que sa reconnaissance était d'autant plus entière, qu'il n'acceptait pas les bienfaits dont on voulait l'honorer. »

Que Béranger, tout en refusant le bienfait, n'en conserve pas moins une vive reconnaissance, nous le savions tous d'avance ; n'est-ce pas lui qui a écrit :

Mon cœur est un luth suspendu ;
Sitôt qu'on le touche il résonne.

*
* *

Ceci, au surplus, rappelle un autre trait de la vie de Béranger. En 1829, le bruit courut que les frères Baudouin allaient suspendre leurs payements. Le poëte leur avait donné le droit exclusif de publier ses chansons pendant trois ans, moyennant une somme de dix-huit cent francs qu'ils devaient lui payer par tiers, d'année en année, et qu'il eût perdue par la faillite.

D'après les conseils et à l'instigation de M. Laffitte, le libraire Bossange vint offrir à Béranger de se substituer aux frères Baudouin pour l'exécution de ce traité, et de lui payer comptant les dix-huit cents francs qui y étaient stipulés.

Béranger, qui n'était pas sans avoir de vives inquiétudes sur sa créance, accueillit cette proposition avec empressement. Mais bientôt, soupçonnant qu'il y avait là une main cachée, il pressa de questions le nouvel éditeur, et celui-ci finit par lui avouer que les dix-huit cents francs étaient fournis par M. Laffitte, auquel ils devaient être remboursés plus tard, à mesure que l'édition s'écoulerait. Dès ce moment Béranger ne voulut plus entendre parler de l'affaire, et il força M. Bossange à reprendre les dix-huit cents francs qui étaient déjà étalés sur la table en bons billets de banque.

*
* *

Voici une de ses causeries si délicieuses de bonhomie.

« La plus petite partie de plaisir me forçait à vivre

pendant huit jours de panade que je faisais moi-même en entassant rime sur rime, et plein de l'espoir d'une gloire future. Rien qu'en vous parlant de cette riante époque de ma vie, où, sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je me rêvais un avenir sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se mouillent de larmes involontaires. Oh! que la jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut répandre du charme jusque sur la vieillesse, cet âge si déshérité et si pauvre! Employez bien tout ce qui vous en reste, ma chère amie. Aimez, et laissez-vous aimer. J'ai bien connu ce bonheur, c'est le plus grand de la vie. »

*
* *

Béranger dit, dans une préface, en parlant des offres qui lui furent faites après 1830 :

« Tous, ou presque tous mes amis, ont passé au ministère... J'aurais donc pu avoir part à la distribution des emplois... Des médisants ont prétendu que je faisais de la vertu. Fi donc! je faisais de la paresse. Ce défaut m'a tenu lieu de bien des qualités. Aussi je le recommande à beaucoup de nos honnêtes gens. Je n'ai connu qu'un homme dont il m'eût été impossible de m'éloigner s'il fût arrivé au pouvoir, cet homme, c'était Manuel. »

Manuel dont il a dit :

J'eus le secret de ses vertus modestes,
Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.

*
* *

Voici les renseignements que nous avons puisés dans le journal de M. Alexandre Dumas. C'est le prince de la littérature qui parle :

Un jour Béranger discutait avec Michelet; nous nous taisions, nous autres jeunes gens, nous étions jeunes près de ces deux grands vieillards, et nous écoutions.

Béranger craignait les révolutions.

Michelet les bravait.

— En révolutions, disait Michelet, c'est comme en puits artésiens, il faut creuser au plus profond du sol, la première eau qui vient est trouble.

— Oui, répondit Béranger, et après l'eau trouble, vient l'eau claire.

*
* *

De Tours Béranger revint à Passy, de Passy il alla habiter l'avenue Châteaubriand, et de l'avenue Châteaubriand il alla demeurer rue de Vendôme, n° 5.

Un appartement se trouvait disponible dans la maison qu'habitait son ami Benjamin Antier, il profita de l'occasion.

L'appartement, situé au second au-dessus de l'entresol, était de huit cents francs; il se composait de cinq pièces, avec deux issues en face l'une de l'autre, sur le même corridor.

La chambre de Béranger, véritable chambre d'étudiant, tapissée d'un de ces papiers gris sur gris, que l'on devrait désigner sous le non de papiers de propriétaires, avait pour tous meubles, à gauche en entrant, dans une alcôve, entre deux cabinets de toilette, un lit de fer à rideaux de serge verte, soutenus par une flèche

autrefois dorée ; en face de la porte, au fond, un vieux canapé disloqué dans ses articulations, chargé de livres et de brochures, dont un bon tiers glissait d'habitude sur le parquet, et, se trouvant mieux là que sur le canapé, y restait indéfiniment. Un bureau-secrétaire, qui paraissait avoir suivi le poëte dans toutes ses pérégrinations, un fauteuil et trois ou quatre chaises complétaient l'ameublement.

Dans l'un des deux cabinets attenant à l'alcôve, étaient une cuvette et son pot à l'eau.

Au-dessus de la toilette, pas de glace, mais une patère où Béranger avait l'habitude d'accrocher son chapeau.

Il y entra le 15 octobre 1854.

*
* *

Voici une anecdote relative à l'enfance de Béranger, lorsqu'il était chez sa tante à Péronne :

Un orage grondait sur Péronne ; la tante de Béranger, personne dévote, avait grand'peur du tonnerre ; d'une main elle faisait le signe de la croix, de l'autre, elle aspergeait la maison d'eau bénite, quand tout à coup l'enfant, qui, le front collé aux vitres, regardait les beaux éclairs, tombe à la renverse sans pousser un cri, tandis que la fenêtre s'ouvre avec fracas ; le fluide électrique venait de traverser la chambre.

Attiré par le courant d'air, le fluide électrique éclata soudain et renversa l'enfant sur le parquet. Longtemps on le crut mort, il fallut plus d'une heure pour le rappeler à la vie ; sortant enfin de son évanouissement,

il regarda sa tante agenouillée devant la chaise longue où on l'avait étendu : « Eh bien, dit-il, à quoi sert ton eau bénite? »

*
* *

C'est toujours M. Alexandre Dumas qui parle :

En 1845 j'habitais Saint-Germain ; Béranger vint m'y voir. C'était l'été, il faisait chaud ; je dis au domestique d'apporter une bouteille de vin de Champagne et trois verres.

Mon fils était là.

Le domestique rentra, portant le tout sur un plateau.

— Qu'est-ce que cela? demanda l'auteur du *Dieu des bonnes gens*.

— Vous le voyez, cher père, c'est du vin de Champagne, répondis-je.

— Est-ce que tu crois que je bois du vin de Champagne?

— Et pourquoi n'en boiriez-vous pas?

— Je ne suis pas assez riche.

Mon fils s'approcha.

— A quel tonneau tirez-vous donc celui que vous buvez dans vos chansons? lui demanda-t-il.

— A la fontaine du coin, morveux, répondit Béranger.

*
* *

Un jour je vis Béranger; c'était le 1er août de l'année 1830; je le rencontrai chez Laffitte; il venait de *faire nommer* Louis-Philippe roi de France.

Faire nommer est le mot, j'en appelle à tous ceux qui assistèrent aux conférences de l'hôtel Laffitte.

J'arrivais de mon expédition de Soissons.

J'avais rencontré dans la rue quelques-uns de nos républicains désespérés, qui m'avaient dit où les choses en étaient, et la part que Béranger y avait prise.

En arrivant chez Laffitte, je me trouvai au milieu de trois ou quatre cents personnes qui attendaient.

Une porte s'ouvrit.

M. de Sébastiani parut, la figure radieuse, et nous jeta ces mots :

« Messieurs, vous pouvez annoncer à tout le monde qu'à partir d'aujourd'hui le roi de France s'appelle Philippe VII. »

Le coup me fut rude, je l'avoue.

En ce moment Béranger passa.

Je lui sautai au cou, moitié pour l'embrasser, moitié pour lui faire une querelle; et riant et grondant tout à la fois :

— Ah! pardieu, lui dis-je, vous venez de faire un beau coup, monsieur mon père.

— Qu'ai-je donc fait, monsieur mon fils? me répondit-il.

— Ce que vous avez fait, malheureux! Vous avez fait un roi.

Sa figure prit cette expression doucereusement sereine qui lui était habituelle.

— Écoute bien ce que je vais te dire, mon enfant; je n'ai pas précisément fait un roi, non.

— Qu'avez-vous fait alors?

— J'ai fait ce que font les petits Savoyards quand il y a de l'orage; j'ai mis une planche sur le ruisseau.

*
* *

Un soir, Béranger passait sur le pont de Tours. Un aveugle chantait; Béranger lui donne deux sous.

Béranger a toujours été assez riche pour faire l'aumône.

Un jeune homme suivait Béranger; il voit les deux sous tomber dans la sébile du pauvre; il s'approche vivement, le pauvre n'a pas encore eu le temps de mettre les deux sous dans sa poche.

— Vingt sous pour cette pièce de deux sous! dit-il à l'aveugle.

Le jeune homme était pauvre lui-même.

— Pourquoi voulez-vous payer cette pièce de deux sous dix-huit sous de plus qu'elle ne vaut?

— C'est un caprice.

— Dites-moi le motif de votre caprice, et je verrai si je puis vous la donner.

— Eh bien, celui qui vient de vous faire l'aumône est Béranger; je voulais garder cette pièce de deux sous comme chose lui ayant appartenu.

— Si cette pièce de deux sous vient de Béranger, dit l'aveugle, je ne la donnerais pas pour dix francs, elle me portera bonheur.

L'aveugle fit clouer la pièce de deux sous au fond de sa sébile, où elle lui rapporta en effet bien des fois les vingt sous que lui en avait offerts le jeune homme.

Le jeune homme, c'était l'artiste Clarence.

*
* *

Aux premiers coups de fusil tirés par la Révolution de 1830, Béranger s'était écrié :

— C'est sur moi que l'on tire !

— Comment cela?

— Eh oui! Ne voyez-vous pas ce qu'ils font, les malheureux! ils détrônent la chanson!

Le mot avait été répété à la tribune par je ne sais quel député du centre.

Béranger le croyait en effet.

Le nouveau roi se chargea de le détromper.

Béranger était à l'affût; il saisit l'occasion aux cheveux.

Toute détrônée que fût la chanson, il tenait son volume prêt.

*
* *

Béranger avait une sœur religieuse sous le nom de Sainte-Marie-des-Anges, sans doute celle qu'il a voulu peindre dans la *Sœur de Charité;* le frère et la sœur se voyaient peu, mais s'aimaient beaucoup. Une des causes de ces rares entrevues était que la règle de l'ordre ne veut pas qu'une religieuse sorte sans être accompagnée de deux autres sœurs.

Au reste, dans ces rares entrevues, jamais la question religieuse n'était soulevée.

*
* *

Au mois de février dernier, Judith, qui avait près de quatre-vingts ans, c'est à-dire trois ans de plus que notre poëte, tomba malade.

Béranger la soigna comme un père eût soigné sa fille, mieux que cela, comme une mère eût soigné son enfant.

Il la laissa non-seulement libre d'accomplir ses devoirs de religion, mais il l'y invita même; elle refusa obstinément de recevoir ni prêtre ni sœur de charité.

Judith mourut le 8 avril.

De quoi?

Littéralement de vieillesse.

En mourant, elle emporta la moitié de la vie du poëte. Resté seul, il dit à son ami Antier :

— Elle est partie la première; mais tu comprends, cher ami, il y a cinquante-neuf ans que nous ne nous sommes quittés, je ne tarderai point à la rejoindre.

Et en effet, de ce moment, lui qui ne s'était jamais plaint se plaignit.

Dans les premiers jours de juillet il s'alita; son médecin, Charles Bernard, que l'on envoya chercher, reconnut une hypertrophie du cœur.

FUNÉRAILLES DE BÉRANGER

Les funérailles du grand poëte que la France regrette ont eu lieu le vendredi, 17 août, au milieu d'un calme et d'un recueillement universels.

La mort de Béranger est un deuil public que tous les partis devaient respecter. Ils l'ont compris, et se sont associés aux sentiments de vénération dont le pouvoir a été le premier à donner l'exemple, de la manière la plus large et la plus digne.

Dès le matin, la foule a envahi les abords de la maison mortuaire, située rue de Vendôme, près de la mairie du sixième arrondissement, et ses flots pressés ont bientôt couvert les boulevards et les rues comprises dans le parcours probable du cortége.

Les troupes commandées pour le maintien de l'ordre occupaient les positions suivantes :

Des bataillons des 10e, 35e, 50e, 74e et 91e d'infanterie

de ligne, état-major et musique en tête, et du 7e chasseurs à pied, au Château-d'Eau et à la Bastille ;

Un bataillon de la garde de Paris à pied, sur le boulevard du Temple ;

Le 4e régiment de hussards, sur le boulevard des Filles-du-Calvaire et au cimetière du Père-Lachaise.

Les troupes étaient placées sous le commandement du général Blanchard.

Le corps de Béranger a été exposé, selon l'usage, sous l'entrée de la maison mortuaire, dont la façade était tendue de draperies frangées d'argent. Un écusson brodé d'argent et portant l'initiale du poëte, accosté de deux couronnes d'immortelles entourées de crêpes, surmontait ces draperies.

L'église Sainte-Élisabeth était revêtue, extérieurement, d'une décoration identique. A l'intérieur, de vastes draperies frangées d'argent entouraient la nef principale. Les écussons et les couronnes alternaient sur les piliers.

Le catafalque, très-élevé, était entouré de trois rangs de cierges et de quatre lampadaires.

Des siéges étaient réservés pour les fonctionnaires et les amis du poëte, trop nombreux pour trouver tous place dans l'enceinte de Sainte-Élisabeth.

A midi cinq minutes, le cortége est parti pour se rendre à l'église en descendant la rue de Vendôme

Voici son ordre exact : sergents de ville, trompettes, colonel, état-major et un escadron des gardes à cheval de Paris ;

Deux voitures occupées par le clergé ;

Sergents de ville, tambours de la garde à pied de Paris :

Le char, traîné par deux chevaux, entièrement recouvert de branches de lauriers, de palmes et de couronnes; le maître des cérémonies, les membres de la famille; M. le préfet de la Seine, les autorités du sixième arrondissement, un aide de camp de l'Empereur, quatre ou cinq cents personnes en habits noirs, des membres de l'Institut, au nombre desquels MM. Villemain, comte Alfred de Vigny, Saint-Marc Girardin, Thiers, Mignet, Cousin, Lebrun, etc.; des membres des Sociétés littéraires, artistiques, savantes, des gens de lettres, etc., etc.

Immédiatement après le char venaient MM. Perrotin, Antier et Vernet, ce dernier parent du défunt.

La voiture de l'Empereur;

Un escadron du 4e hussards;

Un peloton de sergents de ville;

La voiture de M. le préfet de la Seine et sept voitures de deuil.

Les troupes du cortége étaient sous les ordres du général Soumain, commandant la place.

Vers une heure un quart le cortége est parti de l'église dans le même ordre pour se rendre au cimetière du Père-Lachaise par les rues du Temple, de Bretagne, des Filles-du-Calvaire, le boulevard et la rue de la Roquette.

Quelques centaines de personnes ont pu pénétrer dans l'intérieur du cimetière. C'est dans le caveau de la famille Manuel que le cercueil de Béranger a été placé. Ce cercueil était recouvert d'un drap noir parsemé de clous en cuivre.

Partout, sur son passage, on a pu recueillir les marques du plus profond respect et de la douleur la plus sincère de la part de la multitude, qu'on peut évaluer à plus de deux cent mille personnes.

Le convoi de Béranger n'a pas été aussi modeste que l'illustre poëte l'avait souhaité. Et cependant on a supprimé dans l'ordonnancement général du service toutes les pompes inutiles dont sont entourées les obsèques nationales.

Les frais de ces funérailles, dignes de celui dont la France entière déplorera la perte, seront supportés par la liste civile impériale.

Après les dernières prières, la famille et les assistants ont donné l'eau bénite. Aucun discours n'a été prononcé. L'ordre le plus parfait n'a cessé de régner sur tous les points pendant la durée de ces funérailles.

TROISIÈME PARTIE

CHANSONS ET POÉSIES NOUVELLES

DE P. ALEXIS DALÈS

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Nous avons cru faire plaisir aux amateurs en joignant à la biographie poétique de l'immortel poëte qui n'est plus les trois chansons qui ont paru le jour même de ses funérailles : le *Luth brisé*, les *Chansons de Béranger* et le *Convoi de Béranger*. Ces trois chansons font partie de l'ouvrage ; les autres, que nous avons choisies dans les œuvres de l'auteur, sont placées à la fin de ce petit volume, pour faire diversion au sentiment douloureux que le lecteur éprouvera sans doute en lisant la vie du chantre populaire que nous pleurons ! Puissent ces quelques chansons faire à la lecture l'effet d'un rayon de soleil qui vient égayer la mansarde après une pluie d'orage.

LE LUTH BRISÉ

ADIEUX A BÉRANGER

Stances dédiées à M. Perrotin.

Dans les airs plane un deuil immense,
De chaque cœur s'exhale un long soupir;
Béranger, l'orgueil de la France,
Pour un monde meilleur, hélas ! vient de partir.

Il est mort, l'immortel poëte,
Le trépas a brisé son luth mélodieux.
Du chantre adoré de Lisette
La belle âme remonte aux cieux !

En lettres d'or, au temple de mémoire,
On gravera ces mots, que liront nos neveux :

« Il fut toujours modeste au faîte de sa gloire.
« Il vécut presque pauvre et mourut vertueux. »

Il répondait toujours, cet immortel grand maître,
Lorsqu'on lui proposait des titres, des honneurs :
« Non mes amis, non, je ne veux rien être.
« Dieu m'a dit : Ne sois rien; adressez-vous ailleurs. »

Pars, Béranger, pour l'éternel voyage,
Au palais, sous le chaume, on redira tes vers.
Pars, ton nom révéré, s'élançant d'âge en âge,
Doit vivre autant que l'univers !

LES CHANSONS DE BÉRANGER

HOMMAGE A M. LAFITTE.

AIR : Si le bon Dieu faisait parler les fleurs.

Ou Muse des bois et des accords champêtres.

Muses, pleurez, votre *grand maître* expire,
Mettez un crêpe aux grelots de Momus ;
Ah ! des accords de sa magique lyre,
Que de beaux vers sont encore inconnus.
Il est allé *vers ce monde invisible*,
Où pour toujours nous nous réunissons.
Chaque Français, au cœur noble et sensible,
De Béranger redira les chansons.

Chaque Français, au cœur noble et sensible,
De Béranger (*bis*) redira les chansons.

En conservant sa noble indépendance.
Il refusa places, titres, honneurs;
Quand l'étranger vint envahir la France,
Son luth plaintif accompagnait nos pleurs;
Il consola les fils de la victoire,
Nobles héros, vaincus par les glaçons;
Chaque Français, songeant à tant de gloire,
De Béranger redira les chansons.
Chaque Français, etc.

En célébrant sa *Lisette chérie*,
En invoquant le *Dieu des bonnes gens*,
Discrètement cet immortel génie
Semait l'aumône au seuil des indigents,
Ses actions, que redira l'histoire,
Nous ont laissé de sublimes leçons!
Chaque Français, bénissant sa mémoire,
De Béranger redira les chansons.
Chaque Français, etc.

LE CONVOI DE BÉRANGER

DÉDIÉ A M. PELROTIN

AIR : Laissez les roses aux rosiers.

Voyez-vous ce char qui s'avance
Au milieu de la foule en deuil?

Il porte l'orgueil de la France :
De Béranger c'est le cercueil.
Sa belle âme au peuple ravie
S'envole vers l'éternité.
Français, saluons le génie
Qui passe à l'immortalité !...

Sa muse, qui nous fit sourire,
A bien souvent séché nos pleurs ;
Aux accords de sa noble lyre
Nos chagrins se couvraient de fleurs.
Il consola notre patrie
Aux jours de son adversité.
Français, saluons le génie
Qui passe à l'immortalité !...

Sous l'immortelle et la pervenche
Il dort, le poëte adoré.
D'un peuple entier le front se penche :
Oh ! voyez comme il est pleuré !...
Ce grand peuple qui pleure et prie
Se rappelle sa charité.
Français, saluons le génie
Qui passe à l'immortalité !...

LA CHANSON DU DIMANCHE

Air : La guerre.

Alerte ! (*bis.*)
La semaine vient de finir,

L'air est pur, la campagne est verte :...
Trop tôt lundi doit revenir.
Alerte!

Dans la mansarde apportant le repos,
Voici venir le bonhomme Dimanche!
La ménagère, au pas leste et dispos,
Sort du tiroir sa collerette blanche.
Dans les faubourgs, déjà des artisans
Voyez surgir et se grossir la foule.
Torrent joyeux qui babille et s'écoule
En charriant des milliers de rubans.

Alerte! etc.

Gais travailleurs, l'horizon est vermeil
Et le plaisir vous jette ses amorces ;
Sous le ciel bleu voyez le beau soleil!...
Ses doux rayons vont retremper vos forces.
Sans résister à l'appel de Phébus,
Courez aux champs bondir sur la verdure,
Du vaste album de la riche nature
Pour déchiffrer les célestes rébus!...

Alerte! etc.

Laissez, laissez le joueur entêté
User ses jours dans une tabagie ;
L'air pur des champs ranime la santé,
Et la misère est la sœur de l'orgie.
N'alliez pas la débauche au plaisir,
Fêtez Bacchus, mais évitez le blâme ;

Son doux nectar, qui réchauffe notre âme,
Pris à l'excès, ne fait plus qu'abrutir.

Alerte! etc.

Demain vos bras reprendront les marteaux
Pour enrichir les arts et l'industrie ;
Sous vos burins, marbres, bois et métaux
Vont s'animer d'une nouvelle vie.
Pour aujourd'hui cessez votre labeur,
Oiseaux captifs, ah! déployez vos ailes;
Allez puiser quelques nouveaux modèles
Dans les travaux du divin Créateur.

Alerte! etc.

Hâtez-vous donc, parents, donnez la main
A vos enfants, chérubins blonds et roses;
Vous les verrez butiner en chemin
Des papillons, des bluets et des roses.
En partageant leurs innocents loisirs,
De vos logis vous éloignez la peine,
Car vous aurez pour toute la semaine
De fraîches fleurs et de gais souvenirs.

Alerte! (*bis*).
La semaine vient de finir,
L'air est pur, la campagne est verte!...
Trop tôt lundi doit revenir.
Alerte!...

NOS SOUVENIRS

Musique de CLODOMIR

Ou AIR : La bohémienne en a menti. LEROY.

Notre existence a son printemps,
Un été brûlant le remplace;
Puis l'automne accourt prendre place
Où viendront siéger les autans.
Quand de l'hiver la main glacée
Touche le front qu'il vient blanchir,
Rajeunissons notre pensée
Par les charmes du souvenir.

Mourante aux baisers du soleil,
La fleur penche son front candide;
Vers le soir une brise humide
Vient lui rendre un éclat vermeil.
Ainsi, quand notre séve usée
N'a plus de fruits pour le plaisir,
La vieillesse est une rosée
Qui fait germer le souvenir.

La source offrant au voyageur
Un cristal qui le désaltère,
Nous donne l'avis salutaire
De tendre la main au malheur;
Secourant l'honnête indigence,
Mêlant des fleurs à ses soupirs,

Amassons par la bienfaisance
Des trésors pour nos souvenirs.

Cette production a remporté le premier prix au concours des Amis de l'humanité, le 7 mars 1844. (*Note de l'éditeur.*)

FOLLE ET GRISETTE

Air : du cabaret des trois lurons.

Pourquoi cet air triste et sévère ?
Chanson, toi qui riais toujours;
Ta gaieté plairait mieux, ma chère,
Aux amateurs de ce concours.
Au Parnasse, où Plutus radote,
Momus a-t-il perdu ses droits?
O chanson! reprends ta marotte.
Et sois folle comme autrefois.

Par amour pour la poésie,
En délaissant les chants falots,
Des crêpes noirs de l'élégie
Tu couvres tes bruyants grelots;
Dédaignant le jus de la treille,
L'émotion couvre ta voix;
Reprends ta coupe et ta bouteille.
Sois bacchante comme autrefois.

Quittant la trompette héroïque,
Proscris Bellone de tes vers;

On préfère au laurier civique
Les roses et les pampres verts.
Fais tes adieux à la satire,
L'amitié t'en prescrit les lois.
Reprends le petit mot pour rire,
Sois sans haine comme autrefois.

Depuis qu'oubliant ta naissance
Tu cours fréquenter les salons,
Les sons plaintifs de la romance
Ont remplacé tes gais flonflons!
Glacé par la froide étiquette,
Apollon souffle dans ses doigts,
Reprends ta place à la goguette,
Sois sans façon comme autrefois.

Embouchant le hautbois champêtre,
On te voit, courant les sillons,
Soupirer à l'ombre d'un hêtre
Ou poursuivre les papillons.
Le bonnet rond et la houlette
Sont peu faits pour de gais minois,
Reprends tes habits de grisette,
Sois Frétillon comme autrefois.

Cette production a remporté le deuxième prix au concours des Amis de l'humanité, le 6 décembre 1845. (*Note de l'éditeur.*)

LE SUICIDE

AIR : O bon geôlier! laissez-moi voir mon frère.

J'arrive à temps, mon Dieu! Qu'allais-tu faire?
Par le charbon tu veux finir tes jours.
A notre amour pourquoi ravir un frère?
De la raison écoute les discours.
Le monde est froid, dis-tu dans ta démence,
Et l'égoïsme est venu l'engourdir;
Mais dans ton cœur n'est-il plus d'espérance?
Mon pauvre ami, pourquoi veux-tu mourir?

Oui, je le sais, ta maîtresse volage,
Pour un peu d'or a livré ses attraits;
Elle enviait un brillant équipage;
Son abandon cause ici tes regrets;
Mal à propos ton faible cœur soupire,
Un autre amour dans peu va le guérir;
A tes chagrins vois Lisette sourire.
Mon pauvre ami, pourquoi veux-tu mourir?

Dans ta mansarde, où règne la misère,
Ton corps s'épuise en secondant tes bras;
Souvent le jour achève sa carrière
Sans présider à tes sobres repas.
Tout se répare avec la patience.
Des jours viendront où, loin d'être martyr,

L'humble artisan connaîtra l'abondance.
Mon pauvre ami, pourquoi veux-tu mourir?

Pour toi, les champs n'ont-ils plus de verdure?
Le doux printemps, ses jours pleins de bonheur?
Viens avec moi saluer sa parure,
D'un beau soleil admirer la splendeur.
A nos désirs, l'Éternel est propice;
Quand l'été fuit pour bientôt revenir,
L'automne est là, qui nous tend son calice.
Mon pauvre ami, pourquoi veux-tu mourir?

Un suicide outrage la nature;
Il est plus grand de braver le malheur.
As-tu le droit, chétive créature,
D'anéantir l'œuvre du Créateur?
Un père aimant te dota de la vie,
Imite-le; prouve ton repentir.
Tu dois aussi des fils à la patrie.
Mon pauvre ami, pourquoi veux-tu mourir?

CHANTEZ, JOYEUX PINSONS

ROMANCE.

L'éclair s'enfuit avec l'orage,
Ses longs serpents étincelants
Ne déchirent plus le nuage,
Les aquilons sont moins brûlants.

Des bois actives sentinelles,
Faites entendre vos doux sons,
Pour saluer les fleurs nouvelles,
Chantez, chantez, joyeux pinsons.

Déjà le papillon timide,
Emblème fragile et trompeur,
Se mire dans la perle humide
Dont l'orage a doté la fleur.
Phébus lance mille étincelles,
Et revient dorer nos moissons,
Ses rayons vont sécher vos ailes,
Chantez, chantez, joyeux pinsons.

Aux amants la riche verdure
Offre un tapis voluptueux,
Et de l'arbre la chevelure
Sert de rideau mystérieux.
Quand tout s'agite et se déploie,
L'amour, visitant vos buissons,
Dans vos nids apporte la joie,
Chantez, chantez, joyeux pinsons.

Cette poésie a remporté le premier prix au concours des Enfants d'Apollon, le 5 août 1845. (*Note de l'éditeur.*)

MON PASSÉ

RÊVERIE

AIR : Laissez les roses aux rosiers.

Mes jours se sont enfuis rapides,
Portés sur les ailes du temps,
Et mon front compte autant de rides
Que j'ai vu briller de printemps.
Quand mes souvenirs de jeunesse
Germent dans mon cerveau glacé,
Je parcours avec allégresse
Le riche album de mon passé.

J'y vois les jours de mon enfance,
Où, folâtrant par les sillons,
Plein d'une heureuse insouciance,
Je poursuivais les papillons.
Je vois ma mère me sourire,
Sur ses genoux je suis placé.
Oh ! combien il est doux de lire
La préface de son passé !

Voici le soir où ma Louise,
Ivre des prestiges d'un bal,
A mes feux se montrant soumise,
Flétrit son bouquet viginal.
Le ruban de sa collerette.
Qui sous mes baisers fut froissé,

Marque encor la page discrète
Des rêves d'or de mon passé.

Avec mes amis de collége,
Voici mes dîners de garçon :
J'entends encor sauter le liége;
J'entends nos joyeuses chansons.
A la recevoir la folie
Me trouvait toujours empressé,
Cette page, empreinte de lie,
Colore mon riant passé.

Poursuivons; voici le passage,
Où chez moi l'hymen vint s'asseoir ;
Ce chapitre du mariage,
Je l'ai marqué d'un sinet noir.
L'ennui s'empara de mon gîte
Qui par l'amour fut délaissé;
Mais je suis veuf, retournons vite
Cette page de mon passé.

Professant la philosophie,
J'ai su modérer mes désirs ;
Vieillard, je tiens à cette vie
Où j'ai moissonné des plaisirs.
J'aime à revoir la fleur éclore
Aux champs où l'hiver a passé.
Mon Dieu, ne tracez pas encore
L'épilogue de mon passé.

Cette production a remporté le premier prix au concours de l'Athénée lyrique, le 1er octobre 1845. (*Note de l'éditeur.*)

A MA MÈRE

Du haut des cieux, ta demeure dernière,
Pour ton enfant, suppliant l'Éternel,
A mes chagrins viens sourire, ô ma mère !
Jette sur moi ton regard maternel.

J'aime Lisette, et Lisette m'oublie,
Pour un peu d'or elle a livré son cœur ;
Malgré ses torts, l'ingrate est si jolie,
J'éprouve encore un charme à ma douleur.

Mère, tu sais si mon âme est aimante !
Quand je guidais jadis tes pas tremblants,
Combien de fois ma bouche caressante
Sous ses baisers lissa tes cheveux blancs.

LA BAGUETTE LYRIQUE

Air des Trois marteaux.

A l'œuvre, gai chansonnier,
L'illusion te seconde,
Prends pour travestir ce monde
Ta baguette de sorcier.

Métamorphose en chantant,
Toujours content,
Et colore par tes vers
Tous nos travers.

Ta baguette est le génie
Qui fait rêver au bonheur,
Ta fée est la poésie
Qui va de l'oreille au cœur.
Chante vite, et sur la terre
Tu vas voir un sylphe d'or
Escamoter la misère
Pour la changer en trésor.

A l'œuvre, etc.

L'amour devient platonique
Et chaque amant attristé,
D'un œil chaste et romantique
De loin fixe la beauté.
Chante, Lise, et l'étiquette,
S'affublant d'un cotillon,
Va d'une froide coquette
Nous faire une Frétillon.

A l'œuvre, etc.

Des vices de la nature
L'homme parfois attristé,
En contemplant sa structure,
Maudit la Divinité.

Chante, Ésope, et, ton délire
Portant remède à son mal,
Fait qu'un bossu va sourire
Voyant passer un bancal.

A l'œuvre, etc.

Vois le pauvre qui grelotte
Vers le ciel levant les yeux ;
Ah ! que ta muse falote
Lui donne un moment heureux
Chante Plutus ; quoi qu'il fasse,
Tu vas le voir rassuré,
Se draper de sa besace
Comme d'un manteau doré.

A l'œuvre, etc.

Un joyeux refrain console,
Il est bien reçu partout ;
La chanson rieuse et folle
A nos yeux embellit tout.
Le temps que l'on suit à peine
N'a plus de barbe au menton ;
C'est un fou qui nous entraîne
Pour ripailler chez Pluton.

A l'œuvre, etc.

LE BONHEUR

DÉDIÉE A M. ALEXANDRE DUMAS.

Air : J'arrive à pied de province.

Je t'admire, ô Diogène!
  Quand, dans ton tonneau,
Exempt de soucis, de gêne,
  Tu vois tout en beau.
L'austère philosophie
  Est ton seul soutien;
Heureux qui, dans cette vie,
  N'a besoin de rien. } *Bis.*

Sans envie et sans richesse,
  Pauvre chansonnier,
Les charmes de ma maîtresse
  Parent mon grenier;
C'est par elle que j'oublie
  Toute ma douleur.
Heureux qui, dans cette vie,
  Rencontre un bon cœur.

J'adore de mon enfance
  Les jours précieux,
Où d'une sainte croyance
  Mon cœur fut heureux.
Sans fiel, sans bigoterie,
  N'importe en quel lieu,

Heureux qui, dans cette vie,
  N'a pas nié Dieu.

Vous qui dispensez des villes,
  Vizirs censurés,
Vos nuits sont-elles tranquilles?
  Vos songes dorés?
Ne croyez pas que j'envie
  Un destin pareil,
Heureux qui dans cette vie
  S'endort au soleil.

Le plaisir marche sans cesse
  Près de la douleur,
La rose charme et nous blesse,
  En touchant sa fleur.
L'hypocrite perfidie
  Naît à chaque pas,
Heureux qui dans cette vie } *Bis.*
  Ne réfléchit pas. }

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

AIR : La farira dondaine, gai !

Soyons en gaîté,
Mon joyeux confrère,
La perversité
Règne sur la terre.

Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Après les hivers,
Croît l'épaisse mousse,
Sur ses tapis verts
La *paresse* est douce.

Bon! etc.

Près du cotillon
La *luxure* abonde,
Lise et Frétillon,
Sont encore au monde.

Bon! etc.

Envieux, du beau,
Le gueux, quoi qu'il fasse,
Voudrait d'un manteau
Couvrir sa besace.

Bon! etc.

Comptant son trésor,
L'*avarice* veille,
Et le son de l'or
Séduit chaque oreille.

Bon! etc.

Nature en tout lieu
Mit la friandise,
Comus est le dieu
De la *gourmandise*.

Bon ! etc.

Pour faire un recueil,
Accordant sa lyre,
Tout bouffi d'*orgueil*,
Chacun veut écrire.

Bon ! etc.

Quoi qu'on dise, amis,
La *colère* infâme,
Le diable a permis
De battre sa femme.

Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

FIN

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1

Paris. — Imp. Simon Raçon et Comp., rue d'Erfurth, 1.